
La fabrique romanesque de la Révolution française

Olivier Ritz



Les Romans de la Révolution, 1790-1912, sous la direction de Aude Déruelle & Jean-Marie Roulin, Paris : Armand Colin, coll. « Recherches », 2014, 432 p., EAN 9782200600105.

fabula
LA RECHERCHE EN LITTÉRATURE

Pour citer cet article

Olivier Ritz, « La fabrique romanesque de la Révolution française », Acta fabula, vol. 16, n° 4, Notes de lecture, Avril 2015, URL : <https://www.fabula.org/revue/document9256.php>, article mis en ligne le 30 Mars 2015, consulté le 19 Avril 2024, DOI : 10.58282/acta.9256

La fabrique romanesque de la Révolution française

Olivier Ritz

Les études qui interrogent la Révolution française dans une perspective littéraire empruntent bien des directions différentes. Depuis longtemps, Britanniques et Américains étudient les effets de la Révolution de 1789 sur la littérature de langue anglaise¹. En France, les études du bicentenaire ont dressé des états des lieux de la littérature révolutionnaire². L'intérêt grandissant pour les décennies du « tournant des Lumières » ou pour le « moment 1800 » renouvelle l'histoire littéraire en suscitant des interrogations sur les transformations de la littérature imputables à l'événement politique³. Les historiens de la Révolution, de plus en plus attirés par les objets et par les méthodes propres à la littérature, contribuent à cette dynamique : des colloques récents, réunissant historiens et littéraires ont par exemple interrogé les représentations de la Révolution dans le monde d'aujourd'hui ou le genre de la poésie⁴.

Les Romans de la Révolution, ouvrage collectif dirigé par Aude Déruelle et Jean-Marie Roulin, prolonge très utilement cette réflexion foisonnante mais encore lacunaire et dispersée. Il ouvre des perspectives de recherche nouvelles en étudiant un corpus de deux cents romans de la Révolution⁵ définis comme romans « où la Révolution, qu'elle soit racontée, pensée, diffractée ou éclatée [...] détermine les enjeux de la fiction » (p. 12). La première partie est une contribution originale à l'histoire littéraire : la décennie révolutionnaire est incluse dans un long dix-neuvième siècle, de 1790 à 1912. Si les quatre chapitres mettent en évidence les principaux moments de rupture historique (1789-1815, Stéphanie Genand et Florence Lotterie ; 1815-1848, Xavier Bourdenet ; 1848-1870, Gisèle Séginger ; 1870-1912, Corinne Saminadayar-Perrin), l'organisation chronologique de l'ensemble fait surtout apparaître des continuités. Ainsi, les textes de la décennie révolutionnaire ne sont ni passés sous silence, ni traités séparément, comme les œuvres trop exceptionnelles d'une période à part. Le choix du temps long fait aussi mieux ressortir la richesse des interactions entre la politique et la littérature. Le débat sur la Révolution de

1
2
3
4
5

1789 se complexifie à chaque nouvelle révolution : il est aussi débat sur la Restauration, sur la révolution de juillet 1830, sur celle de 1848 et sur la Commune. Nourrie de cette traversée du siècle, la deuxième partie de l'ouvrage étudie la manière dont la littérature fait la Révolution, non pas au sens où elle la préparerait en amont en diffusant les idées révolutionnaires, mais dans la mesure où, par les représentations qu'elle propose après coup, elle la donne à imaginer et à penser. L'objectif de cette partie est « d'analyser la manière dont la fiction romanesque élabore une lecture de 1789 dans le contexte sociopolitique de la France révolutionnée du xix^e siècle » (p. 10). La troisième partie interroge à rebours les effets de la Révolution sur le genre romanesque, faisant le pari que certaines évolutions propres aux romans de la Révolution engagent tous les romans du dix-neuvième siècle.

Politisation & dépolitisation

Dans quelle mesure les romans de la Révolution sont-ils des romans politiques ? La question, posée directement dans le chapitre central (chapitre 7, « Un récit idéologique », A. Déruelle, Paule Petitier et J.-M. Roulin) est évidemment présente tout au long du volume, notamment dans sa partie chronologique. Les clivages politiques exprimés par les romans de la Révolution sont nombreux. Espace et instrument de débat, le roman est politisé par la Révolution lorsqu'il permet de défendre ou d'accuser, dans une logique « judiciaire » qui prend le pas sur la « délibération » des premiers temps (p. 237). La notion d'« écrivain engagé » peut s'appliquer à des auteurs qui défendent le progrès en revendiquant l'héritage des Lumières et de la Révolution : George Sand avec *Mauprat* (1837) et dans une moindre mesure avec *Nanon* (1872), Eugène Sue avec *Les Mystères du peuple* (1849-1857), Erckmann-Chatrion avec *l'Histoire d'un paysan* (1868-1869). Victor Hugo se distingue en 1874 avec *Quatrevingt-treize* lorsqu'il prend la défense de la Commune de Paris. Dans l'autre camp, les romans de Barbey d'Aurevilly font de la Révolution « un crime indicible et inexpiable continuant de peser sur d'innocentes victimes longtemps après sa fin officielle » (p. 222).

La portée politique des romans de la Révolution devient plus sensible à mesure que le lectorat s'élargit. Le roman-feuilleton touche de nouveaux publics populaires et inquiète pour cette raison les autorités. Alexandre Dumas, qui publie le long cycle des *Mémoires d'un médecin* sous cette forme (1846-1852), voudrait en faire une arme électorale. Sous la présidence de Louis-Napoléon Bonaparte et pendant le Second Empire, des mesures sont prises pour décourager les journaux de publier des romans de ce genre. En 1891, dans un contexte de promotion de l'unité républicaine, l'interdiction de la pièce de théâtre *Thermidor* de Victorien Sardou

montre que l'évocation littéraire de la Révolution inquiète encore le pouvoir. Ces quelques indications sur les évolutions du lectorat et le rôle éditorial des autorités sont très suggestives. Elles pourraient être développées en étudiant notamment le contexte particulier du Premier Empire⁶.

Paradoxalement, alors même que la Révolution française est un objet éminemment politique, les romans de la Révolution sont dans leur ensemble plutôt consensuels, proposant une « représentation juste milieu » et une « vision thermidorienne, orléaniste et surtout bourgeoise de la Révolution » (p. 223). La Terreur apparaît comme un repoussoir dans la quasi-totalité des romans⁷. Les jacobins et les sans-culottes qui en forment le personnel romanesque sont presque toujours des « personnages caricaturaux » (p. 223). La violence politique, qui constitue pourtant un *topos* du genre, apparaît comme une violence dépolitisée parce qu'elle est réduite à des explications psychologiques simplistes, soit que les foules révolutionnaires basculent nécessairement dans la folie, soit qu'elles soient manipulées par des individus cyniques (p. 225). Le consensus s'élargit même avec le temps, lorsque les clivages politiques les plus forts s'estompent : en témoignent les romans d'Alexandre Dumas qui concilient « opinions prorépublicaines et pitié bienveillante pour les victimes royales » (p. 229).

Aux marges de la Révolution

Le roman s'invente dans les marges de l'histoire : l'idée centrale du chapitre 8 (« La Révolution autrement », A. Déruelle) est également présente aux deux extrémités du parcours chronologique. Les premiers romanciers de la Révolution écrivent le plus souvent à distance des événements parce qu'ils ont été contraints à l'émigration. Avec *Les Dieux ont soif* (1912), Anatole France pratique un art de la distance et du décalage par l'ironie.

Pour S. Genand et F. Lotterie, les femmes étaient les mieux placées pour écrire la Révolution parce qu'elles en étaient tenues à l'écart. X. Bourdenet y voit un effet des distinctions disciplinaires qui se mettent alors en place : « le roman (genre plus féminin) vient compléter la virile histoire », privilégiant « le sentiment, la pitié, la mémoire dolente » (p. 63). Le roman de la Révolution contribue ainsi à l'invention de la littérature comme domaine du sensible et de l'individu, œuvrant sur ces bases à la réduction des fractures politiques : « le roman exalte en effet la qualité humaine qui l'emporte sur les affrontements idéologiques » (p. 224). Il faut cependant remarquer que cette féminisation n'a duré qu'un temps : après 1830, Sand fait

6

7

exception dans un corpus très largement dominé par les hommes. Peut-on en conclure que le roman devient plus directement politique ?

Les romans de la Révolution privilégient en tout cas les marges de l'histoire par les lieux et les situations qu'ils représentent. L'un des aspects les plus stimulants du volume est le développement de la catégorie de « roman de l'ouest », c'est-à-dire de roman qui « prend pour cadre de la fiction les insurrections royalistes (guerre de Vendée et chouanneries successives) contre le pouvoir jacobin » (p. 240). Si Balzac apparaît comme le fondateur de cette veine romanesque avec *Les Chouans* (1829-1834), c'est Barbey d'Aurevilly qui la caractérise le mieux dans *L'Enfermée* (1852-1855, cité p. 242) :

[...] la Chouannerie est une de ces grandes choses obscures, auxquelles, à défaut de la lumière intégrale et pénétrante de l'Histoire, la Poésie, fille du rêve, attache son rayon.

La Vendée des romans est plus littéraire parce qu'elle est hors de l'histoire : elle « touche au conte, à la légende » et « contribue à ériger le chouan en personnage mythique » parce qu'il incarne « une altérité radicale » (p. 244-245).

Genres & registres : la Révolution est-elle intelligible ?

S'interrogeant sur les « registres romanesques de la Révolution » (chapitre 9), J.-M. Roulin évoque une « parole écartelée [...] qui se nourrit de toutes les traditions littéraires ». Une tension traverse cependant l'ensemble du corpus étudié et sépare les textes selon qu'ils rendent la Révolution intelligible ou non. Elle est mise en évidence par Paule Petitier dans le dernier chapitre (« L'expérience du temps ») :

les romans de la Révolution [...] mettent en récit de façon remarquable les paradoxes du temps révolutionné [...] : un temps à la fois constructif et monstrueux, un temps à la fois accéléré et stagnant (p. 385).

Le temps du progrès, qui construit et qui instruit, se déploie dans des romans comme *Nanon* de Sand et *l'Histoire d'un paysan* d'Erckmann-Chatrian. Les narrateurs, « issus du peuple », racontent leur expérience de la Révolution à la fin de leur vie, alors qu'ils ont acquis « la capacité à écrire l'histoire » (p. 363). Avec de tels romans, le regard sur la Révolution apparaît de plus en plus maîtrisé et le roman accompagne le développement de l'historiographie. Le registre didactique et le registre épique ont en commun cette maîtrise du temps. Les modèles théâtraux organisent de la même manière de nombreux textes : le « drame » de la Révolution

procède par une série d'affrontements binaires dans les romans de Dumas, tandis que toute l'histoire de l'humanité est l'histoire de la lutte des races (franques et gauloises) dans *Les Mystères du peuple* de Sue. P. Petitier avance en outre l'hypothèse d'une influence de « l'expérience historique » sur « le renforcement de la tension narrative dans le roman » : la Révolution aurait provoqué « la généralisation d'une temporalité romanesque haletante » (p. 375).

Nombreux sont à l'inverse les romans où la Révolution échappe à la compréhension et à la temporalité historique, que ce soit par l'éclatement des formes, par le tragique ou encore par le mythe chouan. Aux légendes noires de la Terreur répondent les mythes républicains, autre manière de fasciner par la Révolution. Hugo excelle dans l'écriture hyperbolique des « deux pôles du vrai ». Anatole France lui-même, tout en déconstruisant les mythes révolutionnaires par l'ironie, alimente l'écriture de la Terreur et fait de la Révolution un temps sans avenir.

Balzac est ici à la croisée des chemins. Inventeur du roman de l'ouest, il développe un modèle de « roman à énigme » et « fait de la Révolution un événement dont le sens est instable, sans cesse reconfiguré » (p. 74). Mais dans le même temps il accomplit une « révolution romanesque » qui permet d'intégrer l'histoire au roman : le récit est pris en charge par un « narrateur-historien qui intervient directement ». Le « personnage conçu comme type » a désormais une « représentativité historique ». Le cadre du récit est enfin un « paysage politisé » (p. 64). Étudié dans le chapitre 5 (« La fabrique romanesque de l'événement », A. Déruelle et J.-M. Roulin), ce dernier aspect est l'un des apports les plus importants de la Révolution au genre romanesque, comme le souligne le chapitre 11 (« Une poétique romanesque régénérée », S. Genand et J.-M. Roulin) :

la description socialisée et politisée des espaces [...] est un apport indéniable de la Révolution qui a rendu les romanciers attentifs à l'impact de la politique sur les espaces et à la manière dont les réalités sociales, économiques ou idéologiques influent sur leurs structures (p. 350).

Les romans de la Révolution en héritage

On le voit, la Révolution a été un moteur de l'invention romanesque au XIX^e siècle. Les représentations de la Révolution dont nous avons hérité sont également tributaires des romans, comme le montre la deuxième partie du volume. Une question reste cependant dans l'ombre : est-ce que le roman témoigne, traduit et enregistre des expériences historiques ou est-ce qu'il façonne, invente et produit des représentations ? Ce qui est dit de la manière dont les romans fabriquent le mythe chouan incite à s'interroger sur d'autres constructions littéraires et à se

demander notamment quelle part les romans ont pu prendre à l'invention de la Terreur. Les jeux de la fiction pourraient aussi être explorés davantage. Alors que le volume suggère plus d'une fois que les romans de la Révolution sont des réponses à un traumatisme⁸, on peut aussi les envisager comme le résultat d'une ouverture des possibles exceptionnelle. Pour Michel Delon, qui parle de « dérégulation » dans un article récent, le lecteur de romans de 1800 « expérimente dans la lecture romanesque les frontières du croyable, chaque fiction devient un compromis entre le plaisir de l'invention et les principes du raisonnable⁹ ».

Le chapitre sur les registres conclut au tragique. Le choix de clore l'étude en 1912 donne le dernier mot à Anatole France qui, avec *Les Dieux ont soif*, « liquide l'héritage » des romans de la Révolution (p. 10). L'ombre du xx^e siècle et des « totalitarismes » (p. 147) dont ce roman serait l'annonciateur obscurcit l'horizon. L'absence de conclusion générale ajoute à l'impression qu'il n'y a pas d'avenir possible. C'est là un effet de l'influence de l'historiographie critique de la Révolution française. L'étude de Mona Ozouf sur les romans de la Révolution est citée à plusieurs reprises. Par son titre, *Les Aveux du roman*, elle suggère une culpabilité secrète que le roman, « antidote à l'utopie¹⁰ », se chargerait de mettre au jour. N'est-ce pas faire peser sur le roman du xix^e siècle le poids d'une histoire qui lui est postérieure ? La richesse du corpus exploré et des interprétations proposées par *Les Romans de la Révolution* invite au contraire à cultiver sans réticence le formidable héritage littéraire de la Révolution française.

8

9

10

PLAN

- [Politisation & dépolitisation](#)
- [Aux marges de la Révolution](#)
- [Genres & registres : la Révolution est-elle intelligible ?](#)
- [Les romans de la Révolution en héritage](#)

AUTEUR

Olivier Ritz

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : oritz@orange.fr